

Objectifs :

méthodologique : découverte d'un genre : le récit court, la nouvelle avec la lecture d'une œuvre intégrale courte;

culturel : la shoah et le devoir de mémoire

Séquence de 8 heures environ

Séance 1 : en classe entière

- **Exercice avant lecture, propositions pour entrer dans l'œuvre et travailler sur l'horizon d'attente du lecteur :**

Formulation d'hypothèses sur le titre du recueil et sur le titre de la nouvelle

- *Capacités visées : devenir un lecteur actif, aborder quelques notions (autobiographie, récit, un genre : la nouvelle...)*

- **Lecture expressive à voix haute de la nouvelle entière par l'enseignant** (je propose qu'on laisse le masculin qui correspond ici au genre neutre)
- **Exercice de mise en voix par les élèves**

Au préalable, l'enseignant matérialise les passages au passé et ceux au présent en les encadrant avec des couleurs différentes (rouge et bleu) ; la classe est partagée en 2 groupes, un groupe lit à voix haute les phrases encadrées en rouge, l'autre groupe celles encadrées en bleu. On prend soin de faire lire tous les élèves volontaires (en donnant à chacun quelques phrases), voire tous les élèves de la classe si cela est possible.

- **Exercice de repérage**

Après la lecture, au tableau l'enseignant trace une colonne rouge et une colonne bleue.

Consigne : les élèves inscrivent les verbes selon s'ils sont dans les passages encadrés en bleu ou en rouge dans la colonne correspondante puis justifient cette distinction.

*N. B. Il s'agit de permettre aux élèves distinguer le récit rapporté au passé, du **récit rapporté** au présent et de travailler sur la valeur des temps- du récit (les différents niveaux de passé et le présent de narration). La lecture permet de révéler les différents types de phrases (simple, complexe) selon que l'on est dans le présent du personnage adulte ou le récit rétrospectif (du personnage enfant). On amène les élèves à remarquer que dans les passages qui renvoient au passé les sensations submergent le personnage-: repérage des sens mobilisés dans l'encadré rouge : voix, parfum..., par opposition à l'encadré bleu au début du texte dans lequel ces sensations sont niées : évocation de la froideur de l'absence de nourriture.*

On peut faire le même exercice pour les indices spatio- temporels.

Capacités visées : lire, communiquer à un public, oraliser le texte pour construire le sens ; -repérer et distinguer des temps verbaux, des types de phrases ; réactiver des acquis ; sensibiliser aux liens entre

retour des souvenirs et écriture (rythme : répétitions, phrases nominales) ; repérer la structure du texte (retours en arrière)

Séance 2 :

- **Création de schémas heuristiques (cartes mentales ?) sur les personnages (l'enseignant donne le nombre de personnages).**

Consigne : relever 4 attributs (caractéristiques, particularités...) pour chaque personnage ; repérage des personnages qui ont + ou – de 4 attributs ; est-ce révélateur de l'importance du personnage ? Peut-on insérer ces personnages dans les couleurs du départ (passé et présent, rouge, bleu)? Repérage des personnages secondaires qui sont stéréotypés.

Mise en commun en classe entière.

Exercice d'écriture

Consigne : Ecrire une fiche d'identité du personnage principal

- *Capacités visées : repérer la hiérarchie des personnages dans un récit et leurs interactions. Analyser le portrait physique et moral des personnages. Repérer le statut du personnage principal et en synthétiser les caractéristiques à travers la fiche d'état civil.*

Séance 3 : travaux de groupes

N.B. : *pour être efficient le travail de groupes ne doit pas être exceptionnel. Il peut prendre des formes différentes et surtout il correspond à un mode d'apprentissage particulier : le socio constructivisme et donc l'apprentissage par ses pairs. Il peut être fait sur une même activité pour tous-si l'on prend soin d'écouter la restitution de chaque groupe en cochant ce qui est commun, ce qui est différent.*

Il faut prévoir la trace papier de chaque élève.

On peut, comme dans cet exemple, envisager des tâches différentes où les élèves effectuent des tâches différentes et complémentaires, chaque groupe restituant son travail tandis que les autres groupes prennent en notes. On garde un temps à la fin de l'heure pour vérifier et permettre de compléter ces prises de notes.

Il est important de limiter les groupes à 5 élèves au maximum

Répartition des tâches par groupe

Groupe 1 : Travail sur la mémoire involontaire (la réminiscence) avec en parallèle le texte de Proust « la madeleine ». Comment émerge la mémoire ? Qu'est-ce que cela induit sur la narration des souvenirs?

Groupe 2 : Travail sur *Maus* de Spiegelman : comment rapporter un témoignage, le souvenir raconté? Travail sur la mémoire volontaire.

Groupe 3 : Christian Boltanski, « Reliquaire, les linges », 1996, photos noir et blanc, tissu et néon dans une boîte métallique grillagée 91x51x31xcm, Galerie Yvon Lambert, Parisphoto

Comment la photo et l'art plus généralement traitent-ils de la mémoire de la Shoah ? Cf. reproduction de l'œuvre et analyse sur le site :

http://www4b.ac-lille.fr/~maximedeyts/spip/IMG/pdf/Christian_Boltanski_-_Reliquaire_les_linges.pdf

Groupe 4 : cinéma, extrait du film *Un secret* (le passage où un élève rit lors d'une projection de *Nuit et brouillard*, ce qui déclenche la confiance auprès d'une amie, et provoque le récit du passé en couleur tandis que le présent est en noir et blanc).

Comment le cinéma traite-t-il de la mémoire de la Shoah ?

- *Capacités visées : repérer dans un texte les indices qui permettront de comprendre les intentions de l'auteur; appréhender et comparer d'autres formes artistiques; savoir lire une nouvelle à chute (repérer les indices) pour pouvoir écrire préparation à l'écriture d'invention Cf. séance 4 et évaluation sommative).*

Séance 4 : écriture collaborative avec le wiki

Au préalable, expliquer ce qu'est cet outil et se mettre d'accord sur des valeurs de respect, d'attention, de communication afin que chacun soit pris en considération et que chacun ait une place dans cette activité. Penser des consignes précises de travaux, de gestion de temps avec une fin d'activité productive

Sujet : Pierrot regarde le personnage et lui raconte ses souvenirs

- *Capacités visées : Produire un texte en cohérence avec les consignes données et le texte source ; travailler en synergie; faire des corrections pertinentes sur son texte, proposer des corrections sur le texte d'un autre élève; écrire et réécrire, le travail sur le brouillon (grâce à l'ordinateur); pour l'exercice de réécriture, travailler sur le point de vue; savoir s'évaluer, comment ? Avec quel outil ?*

Séance 5 : évaluation

Réécrire en classe, sur une feuille et sans l'outil wiki l'écriture d'invention de la séance précédente en 40 lignes minimum.

On peut imaginer que cette évaluation soit faite par traitement de texte.

Séance 6 : mise en voix

Les élèves doivent relire hors classe la nouvelle ; ils répondront à la question suivante :

Pourquoi le titre Pierrot Lunaire ? Revenir sur les premières hypothèses de lecture et rectifier.

Ce travail prépare un travail de lecture à voix haute ; pour ceux qui ont de réelles difficultés, on peut cibler les lignes qui seront lues à voix haute. Pour les autres élèves de la classe l'enseignant distribuera au hasard les passages à lire.

Si une grille d'évaluation de lecture a été travaillée en amont avec cette classe, on pourra la réutiliser, sinon ce sera l'occasion de commencer à la construire.

Evaluation sommative de la séquence : 2 heures (préparation au DNB)

TEXTE

« C'était un petit Pierrot bancal, grossier, mal peint, au regard ourlé de noir, au sourire de mystère et de mélancolie, une larme figée à son œil gauche, un pantin à trois sous que l'on vendait dans les rues jadis. Alors il sentit, en même temps que le pantin paraissait le fixer lui, et lui seul, comme il n'aurait pu fixer personne d'autre, même si des milliers, des centaines de milliers d'hommes et de femmes eussent été dans le même lieu, il sentit s'ouvrir dans sa chair une immense déchirure, comme si d'un coup et sous l'effet du regard de ce Pierrot de bois, tout son être se fendait en deux, jusqu'à l'âme, une déchirure nette, violente mais aucunement douloureuse, un voile que l'on fend d'un trait, un voile ou plutôt un lourd rideau posé sur la part la plus intime de sa mémoire, et cela depuis plus de cinquante années.

Il tituba.

Son front heurta la vitrine.

Le pantin le regardait toujours par-delà la paroi de verre et par-delà le temps.

C'est l'été. Il a très chaud. Il y a une foule dense dans la rue, une large rue, tous les gens vont dans le même sens, et lui, il tient une main. Il ne voit des autres que les jambes de pantalons, les mollets des femmes, les chaussures, les sacs, les ballots, les valises. Il a de très petites jambes et il trotte. Il a vraiment chaud, très chaud. Il n'en peut plus, et puis il a faim, et soif, il ne pense qu'à cela, boire, boire de l'eau ou du lait. Il se met à pleurer, sans s'arrêter et une voix douce l'appelle par son prénom, son vrai prénom, lui dit d'être sage et courageux, que bientôt ils vont arriver. La foule est de plus en plus dense, et de plus en plus nombreuse. Ses pleurs se sont transformés en hurlements car il a peur que la main le lâche, et qu'il soit ainsi emporté par le courant de la foule, qu'il se perde, qu'il ne retrouve plus jamais la main, ni la voix douce qui lui dit son prénom. »

Philippe Claudel, *Pierrot Lunaire*, 2004

SUJET

Compréhension :

1. Ce texte pourrait être séparé en deux parties distinctes.

Faites le repérage de ces parties en indiquant les numéros de lignes.

Donnez un titre à chacune de ces parties : (La rencontre avec Pierrot et récit de Jacques Christine ou Pierrot et Enfance du personnage)

2. Que provoque chez le personnage la rencontre avec Pierrot ?

Expliquez ce qui se produit et justifiez par 2 citations du texte.

3. Expliquez en vous appuyant sur le texte les deux expressions suivantes :

Pierrot... « au sourire de mystère et de mélancolie ».

« Une déchirure nette, violente mais aucunement douloureuse ».

Réécriture : (cet exercice permettra de répondre avec plus de facilité aux questions qui suivent, il est donc placé avant les questions de grammaire)

« Il a vraiment chaud, très chaud. Il n'en peut plus, et puis il a faim, et soif, il ne pense qu'à cela, boire, boire de l'eau ou du lait. Il se met à pleurer, sans s'arrêter et une voix douce l'appelle par son prénom, son vrai prénom, lui dit d'être sage et courageux, que bientôt ils vont arriver. »

Transposez ce passage au passé et faites toutes les modifications nécessaires.

Grammaire :

4. Repérez dans le premier paragraphe les temps dominants et justifiez leur emploi.

5. Précisez la valeur du présent utilisé dans le second paragraphe.

6. Dans le second paragraphe c'est le narrateur petit garçon qui se souvient, montrez-le à l'aide d'au moins 2 indices (présent de narration, énumération, phrases courtes, importance des sensations, changement de perspective...)

N.B.: on peut choisir de proposer ou non cette liste d'indices selon le niveau de la classe.

Écriture :

Le personnage retrouve la lettre que son père lui a écrite avant de le laisser sur le quai. Rédigez cette lettre en quarante lignes minimum.

- j'utilise la première personne du singulier,
- je date la lettre ; je la signe,
- j'écris ma lettre au présent et éventuellement au futur,
- je me sers des indices du texte pour construire ma lettre,
- j'écris un texte de 40 lignes,
- je respecte l'orthographe,
- je construis correctement mes phrases.

N.B. Ce sujet est possible parce que la nouvelle aura été étudiée en classe. Les élèves auront donc les indices pour comprendre les raisons de l'abandon de l'enfant, abandon qui correspond à un acte d'amour pour le sauver. Ce sujet posé en examen sans ces explications ne serait pas possible.

Etude de l'œuvre intégrale en classe de Première Baccalauréat Professionnel
« Pierrot Lunaire », dans Trois petites histoires de jouets, Philippe Claudel, 2004.

On pourrait également étudier cette nouvelle en seconde GT mais l'évaluation de fin de séquence correspond à des élèves de Baccalauréat Professionnel

Objectifs :

méthodologique : approfondissement de la connaissance d'un genre : le récit court, la nouvelle avec la lecture d'une œuvre intégrale courte;

culturel : la shoah et le devoir de mémoire

Séquence de 10 heures environ

Séance 1 : en classe entière

- **Avant lecture, propositions pour entrer dans l'œuvre et travailler sur l'horizon d'attente du lecteur:**

Formulation d'hypothèses sur le titre du recueil et sur le titre de la nouvelle

- *Capacités visées : devenir un lecteur actif, réactiver les connaissances sur quelques notions (autobiographie, récit, un genre : la nouvelle...)*

- En classe entière, donner à lire l'extrait p 65, 66 (Editions Virgile)

Questions au groupe classe : Que nous apprend cet extrait de la situation du personnage ? Que nous révèle-t-il de son caractère ?

Examinez le-vocabulaire ; repérez les champs lexicaux dominants et formulez des hypothèses de lecture (N.B : les mots attendus sont mort, tombeaux, oubli, mémoire, camps...)

Imaginez pourquoi le personnage n'aime pas les musées, les camps de vacances.

- *Capacités visées : devenir un lecteur actif, savoir analyser un personnage; construire des hypothèses de lecture grâce au repérage des mots importants et au travail sur les connotation*

N. B. Dans cet extrait, le thème de la mort et de la mémoire-sont déjà très apparents.

Séance 2 :

- Ecrit d'invention (travail fait en classe)

Consigne : Imaginer la suite de la nouvelle (travail fait en classe, 25 lignes maximum)

Les écrits seront reproduits et distribués à la classe (quelques textes par élève) pour être analysés à la fin de séance suivante (par exemple lors du récit du train lorsque le narrateur est confié à un gendarme. Les élèves pourront alors modifier leur écrit de départ grâce aux études du texte faites en classe, en reprenant notamment la séance sur les motifs).

- Lire la nouvelle intégralement pour la séance suivante.

Séance 3 :

- travaux de groupes

Groupe 1 : Travail sur la mémoire involontaire (la réminiscence) avec en parallèle le texte de Proust « la madeleine ». Comment émerge la mémoire ? Qu'est-ce que cela induit sur la narration des souvenirs?

Groupe 2 : Travail sur *Maus* de Spiegelman : comment rapporter un témoignage, le souvenir raconté.

Travail sur la mémoire volontaire.

Objectif : Découvrir à quelle forme de mémoire il est fait appel dans ces deux œuvres.

Consigne : Pour parvenir à une synthèse les élèves s'appuieront sur les questions suivantes :

A quel événement historique cette nouvelle fait-elle référence ?

Quel âge a le personnage principal ?

Précisez quel est le destin du personnage.

Quels sont les deux types de mémoires présentes dans la nouvelle ?

Groupe 3 :

Objectif : travail sur les objets la valise, les jouets, le paquebot, la voiture, le rideau, la peinture... pour repérer les motifs et la fonction narrative de ces objets.

Consigne :

Repérez 3 objets qui reviennent à plusieurs endroits de la nouvelle. Quel est leur rôle?

Pourquoi sont-ils importants ? -Quelle symbolique peut-on leur associer?

En quoi font-ils avancer le récit ?

N. B. On peut donner en parallèle un conte avec un objet symbolique.

Mise en commun en classe entière :

Quels deux groupes ? N'y a-t-il pas un seul groupe qui travaille là-dessus ou faut-il écrire groupes 3 et 4?

Synthèse permettant de préciser le sens de la nouvelle et de préparer l'analyse de sa chute avec relecture des écrits de la deuxième séance sélectionnés au fur et à mesure par les élèves pour leur pertinence.

N. B. L'objectif n'est pas que l'élève trouve la bonne suite mais d'exercer ses compétences de lecteur, et qu'il soit attentif à certains indices.

- *Capacités visées : repérer dans un texte les indices qui permettront de comprendre les intentions de l'auteur; appréhender et comparer d'autres formes artistiques; savoir lire une nouvelle à chute (repérer les indices) pour pouvoir écrire (préparation à l'écriture d'invention Cf. séance 4 et évaluation sommative).*

Séance 4 : écriture collaborative avec le wiki

Sujet : Réécriture à la première personne du souvenir du petit garçon.

- *Capacités visées : Produire un texte en cohérence avec les consignes données et le texte source; travailler en synergie; faire des corrections pertinentes sur son texte, proposer des corrections sur le texte d'un autre élève; écrire et réécrire, le travail sur le brouillon ~~par~~ grâce à- l'ordinateur); pour l'exercice de réécriture travailler sur le point de vue; savoir s'évaluer, comment ? Avec quel outil ?*

Travail réalisé par les membres du GAP, juillet 2014

Séance 5 : Evaluation

Consigne : Réécrire en classe, sur une feuille et sans l'outil wiki l'écriture d'invention de la séance précédente en 40 lignes minimum.

On peut imaginer que cette évaluation soit faite par traitement de texte.

Séance 6 :

- Etude des personnages : la relation du personnage principal avec les autres personnages.

Objectif : travail sur les discours rapportés : dialogue avec l'hôtelier, la caissière, avec les familles d'accueil afin de remarquer que ce sont en fait des discours à sens unique sans réponse du personnage principal. Analyse de l'effet produit par l'utilisation du discours indirect libre avec la dame qui révèle au personnage principal qu'il lui sera impossible de savoir d'où il est, qui il est.

Méthodologie : Fiche synthèse sur les particularités et les fonctions de ces différents types de discours.

N. B. Ces discours sont significatifs de la solitude de ce personnage, de sa difficulté à communiquer.

Evaluation sommative de la séquence : 2 heures

Extrait de la nouvelle sur laquelle s'appuie le devoir

Il se rendit compte qu'il était parvenu, sans même s'en apercevoir ni avoir le souvenir de la montée des marches, au premier étage. Il chercha l'escalier, le descendit lentement. Il vit d'autres jouets, des camions de pompiers, des dépanneuses, des voitures de police, puis des trains, des trains, encore des trains, et cette vision lui fit tourner la tête. Il ressentit une sorte de nausée, crut qu'il allait être mal. Il ferma les yeux, avançant ainsi quelques mètres dans l'obscurité de ses paupières closes. Lorsqu'il les rouvrit, il se rendit compte qu'il allait heurter de plein fouet une vitrine. Il stoppa net. Une armée au grand complet le regardait, soldats alignés en rang, fusil à la main, baïonnette au canon. Des bosquets verts, un peu comme ceux des petits rideaux de l'hôtel, mais en coton peint ceux-ci. Aucune brebis. Aucun agneau. Tout à côté, il y avait une armée d'un autre type, affalée, couchée, cassée en deux, démantibulée, dégingandée : pantins de bois et de cartons, pantins bruts et pantins peints, jambes nouées, écartées, par-dessus tête, têtes à l'envers, effondrées, rieuses, moqueuses. Des dizaines et des dizaines de pantins, grotesques et pitoyables, émouvants, délaissés, comme échappés d'une supplique antique, roués, cassés, estrapés, jetés là dans cette fosse commune à l'air libre.

Il eut un peu froid. Il releva le col de son imperméable. La tête lui tournait. Et puis soudain il y eut comme une voix qui vint de la vitrine, pas une vraie voix bien sûr, il n'avait plus vingt ans certes, mais il n'était ni sénile, ni fou, mais tout de même, c'était presque comme une voix, une voix sans parole et sans mélodie qui l'appelait, peut-être du fond de lui-même plus que de la vitrine et qui lui disait de regarder encore. Il regarda encore donc. Et il le vit.

C'était un petit Pierrot bancal, grossier, mal peint, au regard ourlé de noir, au sourire de mystère et de mélancolie, une larme figée à son œil gauche, un pantin à trois sous que l'on vendait dans les rues jadis. Alors il sentit, en même temps que le pantin paraissait le fixer lui, et lui seul, comme il n'aurait pu fixer personne d'autre, même si des milliers, des centaines de milliers d'hommes et de femmes eussent été dans le même lieu, il sentit s'ouvrir dans sa chair une immense déchirure, comme si d'un coup et sous l'effet du regard de ce Pierrot de bois, tout son être se fendait en deux, jusqu'à l'âme, une déchirure nette, violente mais aucunement douloureuse, un voile que l'on fend d'un trait, un voile ou plutôt un lourd rideau posé sur la part la plus intime de sa mémoire, et cela depuis plus de cinquante années.

Il tituba.

Son front heurta la vitrine.

Le pantin le regardait toujours par delà la paroi de verre et par delà le temps.

C'est l'été. Il a très chaud. Il y a une foule dense dans la rue, une large rue, tous les gens vont dans le même sens, et lui, il tient une main.

Philippe Claudel, *Pierrot Lunaire*, 2004

N.B. Il faudra avoir rappelé en cours de séquence que l'évaluation se fera sans le texte intégral (uniquement avec l'extrait).

Question 1

(Questions sur la fonction narrative des motifs : trains, jouets, pantins, rideaux...)

Parmi les motifs rencontrés dans la nouvelle, quels sont ceux présents dans cet extrait ? Comment sont-ils présentés ?

Vous répondrez en vous appuyant précisément sur le vocabulaire employé.

Quelle est la fonction des motifs dans la nouvelle ?

Choisissez l'un de ces motifs et présentez un autre passage dans lequel il apparaît : comment y est-il présenté et quelle fonction joue-t-il ?

Question 2

(Question sur la valeur des temps et leur importance dans la structure du récit)

Repérez et justifiez le changement de temps dans l'extrait.

Question 3

(Question qui permet d'approfondir l'analyse du portrait psychologique du personnage Cf. écriture d'invention)

Dans ce passage, le personnage est profondément bouleversé. Pourquoi ? Repérez et expliquez deux procédés d'écriture qui le soulignent.

Écriture (40 lignes minimum)

Le personnage a désormais une identité. Il décide de rédiger son journal intime. Écrivez la première page.

PIERROT LUNAIRE

« Il y a le musée si vous voulez, même que certains viennent de loin pour le voir, des cars entiers ! Mais dépêchez- vous, il ferme bientôt... »

En disant ces mots, l'hôtelier avait posé les clefs sur le comptoir. Il regardait désormais le client au fond des yeux, comme pour découvrir ce qui se cachait très loin en lui : un pauvre type, songea-t-il, dans les cinquante, soixante ans, difficile de lui donner un âge, qui ne devait pas être très heureux dans la vie. Un cassé du dedans. Représentant de commerce, ça c'était sûr, même pas la peine de lui demander, l'hôtelier les reconnaissait à vingt pas.

« Je vous donne la 14, c'est la meilleure. » Il avait lancé cela comme on jette une bouée à la mer. L'homme avait pris la clef, s'était penché pour saisir la poignée de sa lourde valise. Il avait fait quelques pas vers l'escalier puis, timidement, était revenu vers le comptoir. Comme en s'excusant il avait alors demandé s'il y avait quelque chose à voir en ville. C'était là que l'hôtelier lui avait parlé du musée.

Le représentant jeta un coup d'œil à sa montre. Il était presque cinq heures et quart. Au-dehors, la nuit commençait déjà à envelopper la rue. Des ombres peu nombreuses passaient sur les trottoirs.

« C'est un musée de quoi ?

- Un musée des jouets » répondit l'hôtelier, un peu vexé de ce que l'autre ne le regarde même plus. Il semblait fasciné par les rideaux de la porte d'entrée sur lesquels on voyait des brebis, des agneaux qui les tэтаient, des bouquets d'arbres.

« C'est ma femme... », reprit l'hôtelier qui par-dessus tout détestait le silence.

Le représentant se tourna vers lui :

- Pardon ?
- Les rideaux, c'est ma femme. »

L'homme ne parut pas comprendre. Il écarquilla les yeux. Il songeait aux jouets. Il ne pensait rien des jouets. Il n'en avait guère eu. Les familles dans lesquelles il avait grandi en offraient à leurs enfants. Mais à lui, on ne lui donnait pas grand-chose. On le nourrissait. On l'habillait. Il n'avait jamais été maltraité. Il ne s'était jamais plaint. Des jouets ? Non pas de jouets. Pas plus de jouet que de père ou de mère. À partir de l'âge de trois ans, seulement des familles, la valse des familles dans lesquelles il avait été ballotté, enlevé, repris, replacé. Pas de jouet. Peut-être des billes, plus tard, à la communale, et puis un vélo, il avait dix ans. Un cadeau de bienfaisance, lors d'une fête. Une dame sur une estrade, qui distribuait des lots à tous les orphelins du canton. Lui avait eu ce vélo,

pas un neuf, mais un vélo malgré tout, un tricycle. En pédalant, ses genoux lui cognaient presque le front.

Il se rendit compte que l'hôtelier l'observait. Il avait beaucoup de mal avec les autres. Il fallait toujours parler, se justifier, s'intéresser à leur propos, à leurs enfants, à leurs chiens, à leurs doutes. L'hôtelier lui avait déplu d'emblée, sa grosse tête, sa grosse voix, sa grosse assurance, sa grosse femme aussi sans doute.

« Comment y va-t-on à ce musée ?

- Vous ne pouvez pas le rater ! Vous prenez à gauche en sortant, vous allez tout droit, ensuite à environ deux cents mètres, vous verrez un passage sur votre droite, un porche, vous passez dessous, et là, vous verrez leur paquebot ! Difficile de faire plus moche ! Vous me direz, chacun ses goûts, et bien moi je vous dirai non, c'est faux, pas chacun ses goûts : il y en a qui ont du goût et d'autres qui n'ont rien. Je t'en foutrais moi des architectes ! »

Le visage de l'hôtelier avait gonflé. Les veines de son cou battaient une mesure un peu folle. Il soufflait fort.

« Pour la demi-pension, on sert à huit heures.

- Je ne mange pas les soirs, répondit le représentant d'une voix très basse.
- Comme vous voudrez, on ne force personne... » L'hôtelier marmonna ces mots en tordant le torchon qu'il tenait dans sa main. Il partit dans sa cuisine et claqua la porte.

L'homme ne monta pas sa valise dans la chambre. Il la posa dans un coin du salon attendant à la réception. Il sortit sans faire de bruit.

Il ne faisait guère froid. Le vent semblait plein d'eau. Des forêts toutes proches, qu'on devinait sur les hauteurs, parvenaient des senteurs de mousses et de bois pourris. La rue luisait sous l'éclairage. Il y avait des flaques sur les trottoirs et dans l'air, un grand silence. Les magasins commençaient à baisser leurs rideaux de fer. L'homme se dit que ce devait être une jolie ville, qui lui montrait à cette heure un visage mort, peut-être trompeur, séduisant malgré tout. La cloche de l'église sonna la demie de cinq heures.

Voici deux jours qu'il allait au hasard. Deux jours d'errance, deux jours d'un voyage improbable qu'il avait attendu, lui semblait-il, durant toute sa vie. Le matin de la veille, il avait ouvert la grande valise en carton bouilli qu'il possédait depuis l'armée. Il y avait jeté du linge, sans choisir, de toute façon il n'avait pas grand-chose, et puis des livres, beaucoup de livres. Il en avait des milliers. Il ne pouvait pas tous les prendre. Il ne voulait pas tous les prendre. Plutôt que de choisir, il avait laissé faire le hasard, sa main vagabonde, prenant ici et là sans regarder, jetant les ouvrages dans la valise, la fermant.

L'appartement n'était pas très grand. Il avait peu de meubles, aucun objet ni

tableau de valeur, aucun élément décoratif mis à part une reproduction d'une peinture ancienne sur laquelle on voyait une Colombine et un Arlequin dansant sur la place d'un village. Il avait trouvé cette reproduction aux Puces un jour. Elle l'avait intrigué, il n'avait pas su pourquoi. Il était resté longtemps en arrêt devant, comme retenu par quelque chose d'invisible. Le marchand avait remarqué son attitude. Il l'avait entrepris. La vieille photographie ne valait rien. Il l'avait achetée et punaisée dans la cuisine, face à la chaise sur laquelle il s'asseyait toujours. Il n'avait jamais su pourquoi il était resté en arrêt devant elle. Les années avaient passé. Il avait cessé de la voir et de s'interroger à son sujet.

Sa pesante valise à la main, il avait passé la porte de son appartement. Il l'avait fermée à double tour. Parvenu dans la rue, il avait laissé tomber la clef dans un regard d'égout. On devait l'attendre à son travail. Ils en trouveraient un autre. Ce ne serait pas très dur de le remplacer. Il était correcteur et travaillait pour trois maisons d'édition. C'est pour cela qu'il avait beaucoup de livres chez lui, des livres qu'il avait corrigés mais n'avait jamais lus. Il n'aimait pas trop lire. Il trouvait que les romans sont de minables mensonges et que la vie est bien plus mystérieuse.

Il passa le porche que lui avait indiqué l'hôtelier. Une petite ampoule l'éclairait en clignotant de temps à autre. Un peu de mousse pendait de la voussure. Il déboucha ensuite sur une grande esplanade et vit face à lui, dans la nuit grise et mate, un assemblage de formes aiguës, tranchantes, énormes, qui posaient sur des pelouses leurs couleurs bleues et jaunes. « Le paquebot... » songea-t-il en se rappelant les propos de l'hôtelier. Il trouva quant à lui le navire bien beau. Il n'avait jamais pris le bateau, ni l'avion, ni même le train. Ce dernier point d'ailleurs étonnait tout le monde. Comment pouvait-on vivre sans prendre le train ? On pouvait vivre, tout simplement. Il avait toujours eu horreur des gares, de leurs tumultes, de leurs annonces, de la foule, frénétique, pressée toujours, des gens qui vous bousculaient, qui auraient pu vous grimper dessus, vous piétiner simplement pour ne pas être en retard, pour partir à l'heure, pour accueillir quelqu'un. Comme étonnait aussi beaucoup de ses collègues le fait qu'il soit resté seul, toute sa vie, qu'on ne lui ait jamais vraiment connu d'amis, de copains, de fiancées, de relations amoureuses. Il avait passé sa vie, seul. Sans jamais le regretter. Sans jamais en souffrir. Sans trouver cela étrange. Il n'avait pas eu de parents, n'avait pas même le plus petit souvenir d'eux, la moindre ficelle pour dérouler une histoire. Pourquoi n'aurait-il donc pas continué à être seul ?

Au guichet, une femme souriante lui vendit un billet. Il tenta de lui rendre son

sourire. Mais pour cela non plus il n'était guère doué.

« Nous fermons dans vingt minutes. Ne vous étonnez pas, vous serez tout seul dans le musée ! »

Il secoua la tête, comme pour dire, non, cela m'étonne pas, rien ne m'étonne vous savez, puis il referma sa main sur le billet que lui avait donné la caissière. Il entra, dans le musée. La bâtisse était neuve. On aurait dit qu'elle venait d'être construite. Tout était grand, spacieux. Les pas ne faisaient aucun bruit sur le sol. Il y avait partout cette odeur de neuf, de bois, de colle, de métal propre. Il s'attarda un moment devant un écran qui passait en boucle un petit film : on y voyait un ouvrier sur un tour qui façonnait une pièce. D'un morceau de bois brut, en quelques secondes, il parvenait à produire une forme élégante, une quille peut-être, prête à peindre. L'homme le regarda faire trois fois. Mêmes gestes. Film en boucle. Même beauté sortant du néant. Il suffisait d'appuyer sur un bouton pour que tout redémarre, pour que l'écran s'allume, pour que le tourneur prenne le morceau de bois, pour qu'il le façonne.

La veille, il avait roulé tout le jour. Sans savoir où il allait. Sans même s'en préoccuper. Vers la fin de l'après-midi, il avait mangé un sandwich dans une station-service encombrée de routiers. Tous dévoraient comme des ogres en regardant la télévision vissée assez haut sur un mur. Aucun ne se parlait.

La caissière ne lui avait pas menti : il était vraiment seul dans le musée. Il n'avait guère l'habitude des musées. Le mot pour lui évoquait toujours la mort, sans qu'il sache trop pourquoi. Il voyait les musées comme de grands tombeaux, des cimetières entretenus où l'on rangeait tout ce qui ne mérite pas l'oubli, tout ce qui doit être sauvé dans la mémoire des êtres.

Il se souvint que de neuf à seize ans, chaque été, il était envoyé en camp de vacances, pendant deux mois. Il n'avait pas le choix. « Déjà bien beau que l'assistance te paye des vacances ! » lui disait-on dans les familles d'accueil. « Tu crois que les miens, mes vrais enfants, je peux leur en payer ? »

Il partait en autocar jusqu'au Massif Central. Un autocar d'orphelins. Des petits. Des grands. Des gentils. Des méchants. Chaque année, il retrouvait les mêmes, mais curieusement, chaque année, il ne se liait avec aucun d'entre eux. C'était deux mois d'ennui. Deux mois d'air pur. Deux mois de jeux qui ne l'amusaient guère.

Près du château où ils étaient logés dans de grands dortoirs qui contenaient pour chacun cinquante lits, il y avait un musée : on les y emmenait chaque dimanche après-midi. Il y avait des costumes d'un autre temps, des faïences ébréchées, des sabres, des perruques, des meubles vermoulus, des tableaux tellement noircis par les bitumes qu'on

ne distinguait plus les visages représentés, et un vieux gardien à képi verni qui somnolait toujours sur sa chaise. Lorsqu'il rentrait de ces deux mois de séjour, les familles le trouvaient grossi, grandi, forci. « Tu en as bien profité, ça se voit, tu as de la chance. Ce ne sera pas la peine de te goinfrer maintenant. » Il ne disait rien. Il ne dit jamais rien de toute façon, attendant le terme de sa majorité comme une sorte de libération définitive.

Dans les vitrines, il y avait quantité de jouets étranges, faits de rien, de ficelles, de cartons mâchés puis collés, de boîtes en fer rouillé que des mains avaient dépecées, aplaties, roulées jusqu'à leur donner une forme de voiturette, de corps de danseuse, de ballon. Il y avait aussi des tambours de fortune, des transistors en terre cuite, des poupées en raphia. L'homme les regarda, un peu étonné, lisant les légendes qui disaient les provenances, les matériaux, imaginant ces enfants du bout du monde péchant autour d'eux, dans le dénuement qui était toute leur vie, les éléments fragiles qui, tissés ensemble, parviendraient à créer ce que la misère leur refusait avec constance. Il imagina aussi celui qui leur avait pris ces jouets, qui les leur avait achetés, ou volés, ou arrachés des mains peut-être, afin qu'ils soient là, devant lui, dans ces vitrines, jouets sans enfants, jouets perdus d'enfants morts, jouets endormis d'enfants qui ne l'étaient plus depuis longtemps. Il quitta ces vitrines pour aller vers d'autres. Il lui sembla que la pluie tombait au-dehors. Il se dit qu'il était sur une mer, en partance, laissé dans une cale de ce grand bateau à la coque bleue et jaune. Le visage de l'hôtelier lui vint alors à l'esprit. Cela le fit un peu sourire.

Jamais il n'avait désiré avoir d'enfants. La pensée même ne lui était jamais clairement venue à l'esprit si bien qu'il n'avait pas eu à la chasser ni à l'enfouir. Personne après lui. Comme il n'y avait personne avant lui. Pas de noms, ni celui de sa mère, ni celui de son père. Rien. Pas de visage. Pas de souvenir. Aucun objet. Son propre nom, Jacques Christine, donné par une employée de l'assistance : *Jacques*, le saint patron du jour où il fut trouvé. *Christine*, la sainte patronne de la veille de ce jour.

Lorsqu'il fut majeur, il alla voir les services de l'assistance publique. On le reçut. Lui était un peu gauche. Il n'osait pas trop regarder en face la personne derrière le bureau. Malgré tout, il parvint à demander, tout en malaxant sa casquette qu'il tenait dans ses mains. Il donna le nom qu'on lui avait imposé. Il dit son âge, l'âge qu'on lui avait donné. La personne de l'assistance le laissa seul. Il fallait qu'elle consulte les registres. Il partit. Cela dura. Il n'osait pas trop regarder autour de lui, le bureau, les murs, les fenêtres. Il se disait que peut-être on était en train de le surveiller, d'épier ses réactions, et que les réponses à ses questions dépendraient de son attitude, de sa passivité, de son calme. La personne revint. Elle était désolée, mais il n'y avait rien. Cela arrivait souvent.

Plus encore pour ceux comme lui qui étaient nés au début de la guerre. Transfert d'archives. Dossiers perdus. Drôle d'époque vous savez. La personne le poussait déjà vers le dehors. Le plus important, c'était de regarder devant soi. Il allait avoir un métier. Sa vie commençait. Il allait se marier. Quelle importance le passé ? Mieux valait fermer la porte une bonne fois pour toutes. Ne plus y penser. Jamais. Il était si jeune. Allons. Il remit sa casquette qui n'avait plus de forme. Il dit au revoir. La personne lui tapa trois fois sur l'épaule. Non pas d'enfants. Jamais. Personne avant lui. Personne après lui.

Devant ses yeux défilaient des dizaines de poupées. Oui, c'était comme s'il était immobile et que soudain, à la façon d'images sur un écran de cinéma, ce fût les vitrines qui passaient, et dans les vitrines, les yeux écarquillés, intensément brillants de ces poupées, grandes, nues, vêtues, grosses, roses, blanches, assises, debout, prêtes à la marche ou à l'endormissement. Il y avait aussi des baigneurs, chauves, en celluloïd ou en porcelaine, assemblés en de petites scènes de jeu, de dînette, de bricolage. Tout un monde figé, un peu angoissant, d'une humanité réduite et souriante.

Il continua sa ronde. Il se dit qu'il aurait aimé être le gardien d'un lieu, le gardien nocturne d'une usine, d'un entrepôt, d'un musée pourquoi pas. Être là où les autres ne sont plus, ou ne sont pas encore, se débrouiller avec soi-même et la nuit au-dehors. C'est tout. Ne rien dire, marcher parmi les vitrines, entendre ses pas aller sur le sol, et son souffle dans l'air silencieux. Rien d'autre.

La veille au soir, il avait dormi dans sa voiture. Il avait roulé encore quelques heures après s'être arrêté dans la station-service, puis il s'était arrêté sur un parking. Il n'y avait pas d'autres voitures. Il était sorti, avait marché un peu. Il voyait quelques montagnes au loin, comme des masses sombres, encore plus sombres que la nuit elle-même. Il ne savait absolument pas où il se trouvait. Il savait simplement qu'il était parti le matin, et qu'il ne reviendrait plus jamais, qu'il avait quitté son travail sans prévenir, qu'il s'en fichait, qu'il avait assez d'argent pour vivre longtemps, n'ayant jamais rien dépensé de sa vie. Il ne savait pas où il allait. Il ne s'en préoccupait pas. Il avait le sentiment de n'être personne. De n'avoir pas de lieu. Pas de place. Il lui avait fallu vivre plus de soixante années enraciné quelque part avant d'oser couper les liens ténus, et partir sans autre but de voyage que cette errance elle-même. Il avait enfin le sentiment profond d'être en phase avec lui-même.

Dans un haut parleur, une voix féminine, peut-être celle de la caissière, annonça qu'il était dix-sept heures cinquante cinq et que le musée allait fermer ses portes dans quelques minutes. La voix le pria de se diriger vers la sortie. Il se rendit compte qu'il était parvenu, sans même s'en apercevoir ni avoir le souvenir de la montée des marches,

au premier étage. Il chercha l'escalier, le descendit lentement. Il vit d'autres jouets, des camions de pompiers, des dépanneuses, des voitures de police, puis des trains, des trains, encore des trains, et cette vision lui fit tourner la tête. Il ressentit une sorte de nausée, crut qu'il allait être mal. Il ferma les yeux, avançant ainsi quelques mètres dans l'obscurité de ses paupières closes. Lorsqu'il les rouvrit, il se rendit compte qu'il allait heurter de plein fouet une vitrine. Il stoppa net. Une armée au grand complet le regardait, soldats alignés en rang, fusil à la main, baïonnette au canon. Des bosquets verts, un peu comme ceux des petits rideaux de l'hôtel, mais en coton peint ceux-ci. Aucune brebis. Aucun agneau. Tout à côté, il y avait une armée d'un autre type, affalée, couchée, cassée en deux, démantibulée, dégingandée : pantins de bois et de cartons, pantins bruts et pantins peints, jambes nouées, écartées, par-dessus tête, têtes à l'envers, effondrées, rieuses, moqueuses. Des dizaines et des dizaines de pantins, grotesques et pitoyables, émouvants, délaissés, comme échappés d'une supplique antique, roués, cassés, estrapés, jetés là dans cette fosse commune à l'air libre.

Il eut un peu froid. Il releva le col de son imperméable. La tête lui tournait. Et puis soudain il y eut comme une voix qui vint de la vitrine, pas une vraie voix bien sûr, il n'avait plus vingt ans certes, mais il n'était ni sénile, ni fou, mais tout de même, c'était presque comme une voix, une voix sans parole et sans mélodie qui l'appelait, peut-être du fond de lui-même plus que de la vitrine et qui lui disait de regarder encore. Il regarda encore donc. Et il le vit.

C'était un petit Pierrot bancal, grossier, mal peint, au regard ourlé de noir, au sourire de mystère et de mélancolie, une larme figée à son œil gauche, un pantin à trois sous que l'on vendait dans les rues jadis. Alors il sentit, en même temps que le pantin paraissait le fixer lui, et lui seul, comme il n'aurait pu fixer personne d'autre, même si des milliers, des centaines de milliers d'hommes et de femmes eussent été dans le même lieu, il sentit s'ouvrir dans sa chair une immense déchirure, comme si d'un coup et sous l'effet du regard de ce Pierrot de bois, tout son être se fendait en deux, jusqu'à l'âme, une déchirure nette, violente mais aucunement douloureuse, un voile que l'on fend d'un trait, un voile ou plutôt un lourd rideau posé sur la part la plus intime de sa mémoire, et cela depuis plus de cinquante années.

Il tituba.

Son front heurta la vitrine.

Le pantin le regardait toujours par delà la paroi de verre et par delà le temps.

C'est l'été. Il a très chaud. Il y a une foule dense dans la rue, une large rue, tous les gens vont dans le même sens, et lui, il tient une main. Il ne voit des autres que les jambes

de pantalons, les mollets des femmes, les chaussures, les sacs, les ballots, les valises. Il a de très petites jambes et il trotte. Il a vraiment chaud, très chaud. Il n'en peut plus, et puis il a faim, et soif, il ne pense qu'à cela, boire, boire de l'eau ou du lait. Il se met à pleurer, sans s'arrêter et une voix douce l'appelle par son prénom, son vrai prénom, lui dit d'être sage et courageux, que bientôt ils vont arriver. La foule est de plus en plus dense, et de plus en plus nombreuse. Ses pleurs se sont transformés en hurlements car il a peur que la main le lâche, et qu'il soit ainsi emporté par le courant de la foule, qu'il se perde, qu'il ne retrouve plus jamais la main, ni la voix douce qui lui dit son prénom.

Il ne sent plus ses jambes, il a trop mal, il est trop petit, il a soif et faim aussi. Il tombe. Il chute lourdement. La foule se fend un peu. Il pleure. La voix vient tout près de lui, et après la voix, des lèvres, une bouche très douce, un parfum d'acacia, de fleurs d'acacia, oh ce parfum, ses larmes brouillent ses yeux, il ne distingue que très difficilement le visage mais il le connaît si bien ce visage, il en connaît chaque trait, comme un enfant connaît chaque trait du visage de sa mère. Et puis soudain, tandis que sa mère le console et s'apprête à le porter, une autre main s'approche, plus grosse que l'autre, plus épaisse, et cette main tend un petit pantin de bois, un Pierrot noir et blanc, qui sourit malgré une larme figée au coin de son œil gauche. Sa mère se lève, le porte. Lui, il saisit le pantin que la forte main lui tend, et derrière cette main apparaît un homme qui le regarde avec intensité, comme si le monde allait s'arrêter quelques secondes plus tard, comme si tout allait s'arrêter, et cet homme, c'est son père.

Son petit cœur fait de grands bonds, pour le pantin, pour son père, pour sa mère. Il ne pleure plus. Son père le hisse sur ses épaules. Il porte une très lourde valise, en carton bouilli. Il est si fort. Il prend son enfant, il soutient sa femme, il porte la valise. L'enfant est par-dessus la foule, sur des épaules puissantes comme des montagnes. Il joue avec le petit Pierrot articulé. Il n'a plus soif, plus faim, plus peur.

Plus tard, de nouveau, la soif le tiraille. Sa mère lui donne de l'eau qu'elle prend dans une bouteille de lait. Ils sont assis tous les trois. Dans l'herbe. Comme pour un pique-nique. Son père a pris le pantin et s'amuse à le faire marcher dans l'herbe, devant ses yeux. Lui, il tape dans ses mains. Il voit sa mère sourire. Elle l'embrasse. Autour d'eux, des milliers de gens pique-niquent aussi. Ils sont dans une sorte de grand stade, presque rond. Il y a des gradins et des gendarmes. Il fait très chaud. Puis c'est la nuit.

Tous les trois dorment serrés les uns contre les autres. Il est entre son père et sa mère. Il tient le petit pantin contre son cœur. Il est heureux. Il sent l'odeur de tabac gris de son père, le parfum de fleurs d'acacia de sa mère. Il est si bien.

Le pique-nique dure plusieurs jours. Il trouve cela un peu long mais il ne le dit pas.

Il ne se plaint pas. Son père a désormais une jeune barbe qui pique. Sa mère ne sourit plus beaucoup. Elle le serre de longs moments contre elle. Elle l'embrasse beaucoup. Il adore cela. Dans la journée, il reste toujours contre son père ou contre sa mère. Parfois, il se cache derrière la valise avec son Pierrot de bois, et il entend la grosse voix de son père qui dit « *Où se cache mon petit garçon ? Où se cache mon chenapan ?* » Il ne dit rien. Il est invisible. Personne ne peut le trouver, mais son père le trouve, alors il hurle de joie, et son père le porte jusqu'au ciel, et le lance en l'air. Il rit. Il se blottit ensuite dans les bras doux de sa mère.

Une nuit, il sent des mouvements. Il ouvre un peu les yeux. Il a très sommeil. Il est dans les bras de sa mère. Son père est à leurs côtés, il porte la grosse valise. Ils marchent. Comme tous les gens. Des gendarmes les conduisent. La voix de sa mère lui dit que tout va bien, qu'ils partent en vacances. Il tient son pantin. Il se rendort. Il a trop sommeil.

Lorsqu'il se réveille, il ne voit rien. Pourtant c'est le jour, mais un jour noir, et qui bouge. Il est sur les genoux de sa mère. Son père est contre eux et derrière, il y a la valise. Et des quantités de gens serrés assis comme eux les uns contre les autres. Tous ont des visages tristes. Il fait trop chaud. Il a soif. Il demande. Sa mère regarde son père. Cela bouge. « C'est le train », dit la voix de sa mère. Il se dit alors qu'il déteste le train, même s'il ne sait pas ce que c'est. Et il déteste les vacances. Pierrot aussi déteste les vacances. Le pantin a toujours son sourire et sa larme. Il a sommeil. Il se rendort.

L'odeur le réveille. L'odeur et la soif. Cela sent très mauvais, comme lorsque les cabinets de l'immeuble sont bouchés et qu'ils débordent. Il se pelotonne contre la poitrine de sa mère. Là, il y a encore un peu du parfum des acacias. C'est si bon. Il ferme les yeux. Son corps le brûle. La soif. La fièvre. Il rêve. Il aimerait entrer dans la valise, et que sa mère et son père aussi entrent dans la valise, et que Pierrot aussi entre dans la valise. Qu'on ne les voie plus, plus jamais. Qu'ils disparaissent. Disparaissent ensemble.

Le train s'arrête, puis repart. Son père a réussi à trouver un peu d'eau. Il boit avidement. Il s'endort.

C'est le jour, puis la nuit, puis de nouveau le jour. Des gens gémissent dans le wagon, d'autres pleurent, certains hurlent. Il n'est pas le seul à ne pas aimer partir en vacances. Cela sent de plus en plus mauvais. Sa mère le serre si fort que parfois il croit qu'il va s'étouffer. Son père aussi le serre, et l'embrasse. Il les regarde avec bonheur. Il en oublie sa faim, sa soif. Il en oublie qu'il est un très petit enfant de trois ans.

Il ne sait plus depuis combien de temps ils sont partis. Il ne sait plus depuis combien de jours et de nuits ils sont dans le train : une seule ? des milliers ? Il cherche le parfum de tabac gris, l'odeur des fleurs d'acacia. Il n'y a plus rien. Il n'y a plus de bruit

non plus. Plus de bruits humains. Seulement les bruits du train. Les gens se sont tus. Son pantin sourit toujours et pleure en même temps. Comme lui.

Soudain un bruit énorme. Une bouffée d'air pur. Un crépuscule. Des champs. Des vaches. Un gendarme les regarde. Il est tout proche d'eux, qui sont près de la portière. Son père parle au gendarme. Celui-ci ne veut pas trop écouter. Son père l'empoigne et lui parle. Cela va vite. Sa mère pleure, pleure. Le gendarme fait non, plusieurs fois, avec sa tête. Son père met alors la main dans sa veste et donne son portefeuille au gendarme. Le gendarme l'empoche. Sa mère pleure toujours. Les larmes coulent sur son beau visage, son beau visage de mère. Le père secoue le gendarme par les épaules. L'autre se laisse faire. On entend un long coup de sifflet et le bruit des portières d'autres wagons qui se ferment en claquant.

Soudain son père le prend, le regarde droit dans les yeux, l'embrasse sur la bouche, à lui faire presque mal. Sa mère hurle, l'embrasse, le serre, le mouille de ses pleurs. Son père l'arrache à elle, le Pierrot tombe sur le sol souillé du wagon. Tout va très vite. Il est dans les bras du gendarme. Celui-ci le pose dans l'herbe, près des rails. Il ne voit plus sa mère, plus son père. Il voit des roues, il entend les hurlements de sa mère, le claquement de la porte du wagon qui se referme. Le train se met en marche. Sa mère hurle son prénom au travers de la lourde portière. Il entend des coups sur les parois du wagon. Lui aussi hurle. Il appelle sa mère. Il appelle son père. Il hurle comme jamais jusqu'à ce jour il n'a hurlé, comme jamais plus ensuite il ne hurlera. Le train redémarre lentement, le gendarme saute sur un marche-pied. Le train s'en va. Et avec lui les cris, les coups sur les cloisons, les parfums perdus, les odeurs épouvantables, les visages, les noms, les peaux, les baisers, les yeux, les lèvres, les traits de sa mère et ceux de son père, le sourire immobile et la larme figée du petit Pierrot de bois.

Plus de bruit. Plus rien. Le train est déjà loin. Il ne reste que les étoiles dans le grand ciel tout noir, et puis le silence de la campagne. Sa grande douceur chaude. Son vide immense.

Lorsque la caissière du musée parvint à le relever, elle crut que l'homme avait fait un malaise. Elle le soutint et l'emmena jusqu'à l'entrée où elle le fit asseoir. Puis elle appela un médecin. L'homme ne bougeait pas. Il regardait le sol, prostré. Il ne paraissait pas en mauvaise forme, même si son visage tremblait un peu et que ses yeux, grands ouverts, semblaient apercevoir des choses que lui seul pouvait distinguer. Il ne disait pas un mot, comme s'il n'entendait pas les questions de la caissière.

Le médecin qui l'examina ne trouva rien d'anormal. Il sortit peu à peu de sa torpeur. Il regarda autour de lui. Il reconnut vaguement le visage de la caissière qui lui

Travail réalisé par les membres du GAP, juillet 2014

souriait avec inquiétude. Le médecin lui demanda son nom. Il le dit. Il lui demanda où il était descendu. Il put désigner l'hôtel. Peu à peu, l'homme se souvint de tout ce qui s'était passé, mais il n'en dit rien. Tout avait la texture du songe, si bien qu'il ne parvenait pas à distinguer ce qu'il avait rêvé de ce qu'il avait vécu, ce qu'il avait vécu de ce dont il s'était souvenu, subitement, avec la rapidité d'une gifle, d'une onde foudroyante qui avait mis tant d'années pour que son écho arrivât enfin jusqu'à lui.

Il se leva. « Je peux marcher, dit-il. Je peux marcher. » Il fit quelques pas pour le prouver. Il se trouva alors face à de petits présentoirs sur lesquels des reproductions de jouets exposés étaient mises en vente. Il y avait sur le haut une dizaine de Pierrot, suspendus par la tête. Tous souriaient. Tous avaient une larme à l'œil gauche. Il les effleura d'une main tremblante, et pour la première fois de sa vie, il prononça le prénom de sa mère, puis celui de son père, puis le sien. À haute voix. Des prénoms chéris, perdus, disparus, et qu'il venait d'aller rechercher, grâce à un simple jouet de bois peint, dans le royaume des morts et celui des ombres.

Le lendemain matin, il quitta la ville.

Il partit de l'hôtel à l'aube, en y abandonnant sa lourde valise. Il ne croisa pas le patron. Il déposa deux billets de banque sur le comptoir. Il poussa la porte et son rideau champêtre.

Il roula des heures sans s'arrêter. La pluie tombait avec lenteur. Le jour était laiteux. Sur le siège avant de sa voiture, tout à côté de lui, était posé un Pierrot qui regardait la route, très loin, le plus loin possible, bien au devant d'eux-mêmes.

Souvent, par moments, à haute voix, l'homme disait les trois prénoms. Il les répétait et les faisait sonner, comme on agite dans le vent, à pleines mains, des pépites et des pierreries. Et il leur souriait comme on sourit aux visages de ceux qui ont fait ce que nous sommes et qui, bien qu'en allés, demeurent toujours au plus près de nos vies, dans leur transparent silence.

Philippe Claudel, *Pierrot Lunaire*,
Trois petites histoires de jouets, Virgile, Suite de Sites, 2004

